L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 16 FEVRIER 1888. 61me Année

Unger & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, le Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI, 16 FEVRIER 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$5 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Ne renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir à la page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault, au Bayou St. Jean, à l'écurie de Mme Vve John Puissegur—30 vaches laitières.

Par Macon, Paul & Robinson, au magasin No 18 rue Conti—Glaces, verreries, articles de bois, gelatine, réservoirs, coffre-fort en fer, meubles de bureau, comptes courants, etc.

Par Hosy & O'Conner, rue Delord, entre Magnolia et Clara—meubles et effets personnels.

La situation depuis le discours de M. de Bismarck.

Peu de manifestes sortir de la bouche d'un chef d'Etat, ont été attendus avec autant d'anxiété que la harangue prononcée, il y a quelques jours, par M. de Bismarck, devant le Reichstag; peu ont, au premier abord, causé une aussi vive sensation en faveur de la paix; peu sont restés plus stériles et ont semé, dans les esprits de plus cruelles incertitudes. Jamais sibylle, s'agitant sur son trépied, n'a rendu d'oracles plus perfidement ambigus; jamais personnage politique n'a, du haut de la tribune, avec autant d'impudence, soufflé, tout à la fois, le froid et le chaud, la paix et la guerre.

Qu'est-ce, au fond, que ce discours, et comment en donner une idée exacte? Si le grand Lincoln, l'Esope américain, vivait encore, en février de l'an de grâce 1888, il improviserait, à ce sujet, l'apologue suivant:

"Un individu avait une montre à laquelle il attachait un grand prix. Son voisin, peu scrupuleux, autant par habitude que par principe, la trouva à son gré et la lui enleva violemment par surprise, après lui avoir prodigué force promesses, force témoignages d'amitié. Le volé protesta, réclama son bien et fit ses préparatifs pour le reprendre. Le spoliateur s'indigna, se retranscha dans sa dignité d'honnête homme calomnié, et, tout en s'armant jusqu'aux dents signala sa victime à la police comme perturbatrice du repos public, parce qu'elle prenait des précautions pour ne plus se laisser dépouiller, et des mesures pour rentrer dans ce qu'on lui avait escroqué. Cette montre, elle appartenait bel et bien au spoliateur, puisqu'il la possédait—et l'on sait que possession vaut titre. D'ailleurs, il la tenait de ses ancêtres; il le démontra—tout sedémontre, même le faux, surtout le faux. A défaut de preuves, il suffit de parler haut, d'un ton menaçant et de faire comprendre que l'on est prêt à appuyer ses affirmations d'arguments qui ne souffrent pas de réplique.

"Peu s'en fallut que le spolié ne fût condamné, non seulement par l'opinion publique—ce qui importe peu, attendu qu'elle est aussi crédule que changeante—mais par la justice, ce qui est bien plus grave, parce qu'elle fait autorité et juge en dernier ressort."

Cet apologue n'est-il pas la réfutation du manifeste de M. de Bismarck, dont toute la politique, déjà vieille de trente ans, repose entièrement sur ses deux maximes favorites: La force prime le droit, et *beati possidentes*—maximes qui se tiennent étroitement, qui dérivent l'une de l'autre et se justifient mutuellement.

Que la harangue de cet homme d'Etat qui parlait, tendant la branche d'olivier, d'une main et, de l'autre, brandant un revolver sur la poitrine de son voisin; qui ne demandait, disait-il, qu'à vivre paisible et tranquille, tout en faisant appel à la "fureur teutonique"; qui augmentait son armée de quatre à cinq cent mille soldats et grevait son budget de la guerre, déjà écrasant, de près de trois cent millions de marcs—que cette harangue ait été accueillie, tout d'abord, avec acclamation, qu'elle ait été considérée, pendant plus de quarante-huit heures, comme bourrée de sentiments pacifiques, le fait est véritablement étrange. Ce ne fut que le troisième jour que l'Europe aperçut le loup sous la peau de l'agneau; alors, à la hausse momentanée des fonds publics a succédé une baisse générale. La confiance, fruit de la surprise du premier moment, a été suivie de nouvelles perplexités plus terribles, plus poignantes que les anciennes. On a vu clairement qu'au-dessous de ces phrases, il n'y avait qu'une menace brutale à l'adresse des deux voisins de l'Ouest et du Nord—menace appuyée de deux millions d'hommes alignés sur les frontières de la France et de la Russie. Il en résulte, pour tous, la nécessité d'un nouveau surcroit de dépenses militaires à ajouter aux charges, déjà intolérables, qui pèsent sur les épaules de la malheureuse Europe.

Il n'existe plus de moyen terme pour personne, plus un moment de repos à espérer; il faut que chaque nation armée, armée encore, armée toujours, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul homme valide chez elle, jusqu'à ce que le dernier sou de charrue soit transformé en sabre, jusqu'à ce que la dernière machine de la fabrique soit fondue en canon. Il est impossible de s'illusionner à cet égard. Le détenteur qui tient pour le moment les peuples du Vieux Monde: ou courber la tête sous le joug de Bismarck et passer sous les fourches caudines, ou transformer leur pays en camp et tous leurs citoyens en soldats.

Le Czar est obligé de concentrer plus que jamais ses troupes sur ses frontières d'Allemagne et d'Autriche, et, cependant, on voudrait qu'il désarmât. La France ne peut se dispenser d'augmenter encore ses contingents de terre et de mer, sous peine d'être exposée, du jour au lendemain, à un nouvel écrasement, et, pourtant, on la menace, si elle continue, de lâcher sur elle toute l'Allemagne, de déchaîner contre elle la "fureur teutonique"—le mot a fait sensation.

L'Autriche, toute réduite qu'elle est aux abois, ne sait où trouver assez d'hommes et assez d'engins de guerre en Europe. La maison Krupp, la grande pourvoyeuse de Bismarck et de ses alliés, ne suffit plus à la demande, et l'Empereur François-Joseph, ne sachant plus à qui s'adresser pour se procurer des canons ou des provisions de bouche, est forcé de faire ses commandes en Amérique. L'Angleterre, elle-même—la pacifiste, la mercantile Angleterre, l'Angleterre du *free trade* tant que le libre-échange profite à ses *business men*—est prise d'une ardeur guerrière qu'elle ne peut contenir; toute retranchée qu'elle soit dans son île, à l'abri des coups de main; toute habituée qu'elle ait été jusqu'ici à rester en dehors de la mêlée générale, n'ayant jamais eu d'autre vise que de profiter des malheurs d'autrui—la voilà entraînée, bon gré mal gré, dans le mouvement; elle grossit ses bataillons, elle cherche de doubler, tant bien que mal, ses réserves; elle s'apprête, elle aussi, à faire ce qu'elle ne craindra pas d'appeler sa mobilisation. Nous avons beau chercher ailleurs, nous ne trouvons nulle part, une preuve aussi frappante de la fatalité qui entraîne l'Europe vers la guerre, tandis que chacun voudrait vivre en paix. La terrible *anankè* des anciens pèse sur l'ancien continent et lui prépare, dans un avenir plus prochain qu'on ne le pense, des catastrophes comme le soleil n'en aura jamais éclairé.

Et M. de Bismarck, "le prince de fer" en sera la cause.

Est-il étonnant que tout le monde d'écrie que la lutte est inévitable; qu'il vaut mieux en finir, une fois pour toutes, que de vivre plus longtemps dans cette atroce situation, qui, depuis dix-huit ans qu'elle dure, a causé dix fois plus de ruines qu'une guerre générale?

Tout cela est l'œuvre d'un personnage qui, d'un seul mot, pourrait faire tomber toutes les armes, se serrer cordialement toutes les mains, et à la haine dont il est l'objet, même de la part de ses amis apparents, faire succéder l'estime, l'admiration, la reconnaissance universelles. Mais il ne le veut pas; il lui plaît d'être redouté et détesté; il a commis une faute, un crime de lèse-nation; il en a la conscience, mais il faut qu'il paraisse infaillible, il ne l'avouera pas; il est tout puissant, il ne la réparera pas. Il attend, froidement, qu'un coup de tête occasionné, à droite ou à gauche, par la fièvre de l'exaspération, provoque l'incendie et, alors, ce sera, en Europe une mer de feu et de sang; ce sera une tuerie comme l'histoire n'en aura jamais raconté. La carte du Vieux Monde sera, sans doute, complètement remaniée; sans doute l'œuvre qui constitue la gloire du chancelier sera emportée dans la tourmente, mais M. de Bismarck n'aura pas cédé.

Nous avons publié, le 10 du courant, ces quelques lignes:

Un organe important de l'Autriche-Hongrie—La *Nouvelle Presse*, du 27 janvier—se livre à divers commentaires sur les nouveaux crédits militaires demandés au Reichstag allemand. "Le jour viendra peut être—ajoute ce journal—où les peuples diront: "Nous ne pouvons pas aller plus loin." C'est le danger auquel l'Allemagne est en train d'exposer l'Autriche."

Le "prince de fer"—l'idole du jour, probablement le fléau de l'avenir—n'entendra-t-il pas la même protestation, n'est-il pas en train d'exposer l'Allemagne au même danger?

Excursion à Mandeville.—Le vapeur *New Camelia* fera dimanche prochain un voyage d'excursion à Mandeville. Les passagers devront prendre le train de 8 heures du matin, au Dépôt de Pontchartrain, et le steamer partira sans perte de temps. Pour le retour, il quittera Mandeville à 3 heures de l'après-midi. Voir l'annonce.

Pour donner l'appétit, pour activer l'appareil digestif, la Salsepareille d'Ayer est sans rivale.

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 11 février:

Notre jeune ami Henry Blanchard, a cultivé 14 acres en cannes, sur l'habitation Michel Schlatre, seul, avec deux chevaux et une charrue. Il a récolté 28 boucauts, soit deux boucauts de sucre par acre.

Pourquoi nos jeunes gens n'en feraient-ils pas autant? La plupart de ceux qui s'adonnent à la culture du sol, font de beaux revenus et acquièrent leur indépendance. Ces exemples devraient encourager nos "young men" à se jeter, eux aussi, dans cette noble profession, la plus utile de toutes.

—Marié, à l'Eglise St-Jean, M. Nathaniel Schlatre à Mlle Blanche Pompino.

Marié, par le Rév. R. Harnais, le Dr Wm. G. Smith, de Bâton-Rouge, à Mlle Nellie E. Murphy.

—Décédé, à Plaquemines, M. Thos. Hébert, à l'âge de 43 ans.

Le *Fermier Louisianais*, Nlle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 11 février:

D'après des renseignements positifs, nous sommes à même de dire que l'habitation "Keystone", près de St Martinville, autrefois la propriété de M. Depanet de Blanc, plus tard, celle de M. Brown, de Philadelphie, et enfin, par succession, celle de M. Péters, exécuteur testamentaire, a fait, cette année, environ 1,400,000 livres de sucre de premier choix (raffiné). Ceci est un éloge pour le gérant, M. C. Davidson, et pour l'habitation. Tout s'y fait sur la base du comptant. Les bons de l'habitation "Keystone" ont pleine valeur.

Point à noter: Les engagés de cette habitation sont là depuis *plus de trois ans* et comptent y rester.

Cela vaut un volume d'observations.

Nous ajouterons que le chiffre de la récolte de cette année dépasse ceux de toutes les autres années:

235 charrettes, à trois mulets, de maïs; 122 charrettes, aussi à trois mulets, de foin, de fèves; 3973 barils de sucre raffiné, chacun de 333 livres; 1369 barils de mélasse; 97 "cars" de sucre (troisièmes) conservés pour l'été; une énorme quantité de patates douces et de foin ordinaire, fauché sur l'habitation.

Le secret de ces succès est facile à deviner: M. Peters et, après lui, le gérant, M. C. Davidson, ont agi loyalement, libéralement et énergiquement; ils se sont ainsi assuré des travailleurs de choix, et ils les conserveront.

—Cette semaine, on a pu, avec avantage, mettre la charrue dans les champs, et l'on nous rapporte que, partout où la chose est possible, on plante les cannes.

Vu le temps, excessivement pluvieux, il n'y a pas autant de pommes de terre plantées que d'habitude, mais les jardins, en général, sont en bon état, et la végétation est partout.

—Nos prairies verdoient, les arbres bourgeonnent; en un mot, le réveil de la nature se fait sentir. Quant aux arbres à fruits, leur vigueur précoce est peut-être nuisible; si la gelée survient, lorsque les arbres seront en fleur, on pourra dire: adieu les fruits.

On a semé de l'avoine à force; elle est superbe. Il y aura aussi des navets à foison; nos habitants en ont largement semé dans leurs champs. La situation agricole est bonne, et si le beau temps peut nous favoriser, avant peu toute la campagne sera en pleine activité.

—Nous ne croyons pas que, vu le patronage limité qu'on leur accorde, ici, il y ait, ailleurs, de meilleurs et plus consciencieux ouvriers que les nôtres. Dans tous les corps de métiers—fonderie, charpente, menuiserie, forge, charonnage, peinture, cordonnerie, chaudronnerie, mécanique, sans en excepter les fabricants de citernes et les tanneurs—notre ville a des travailleurs de choix.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe Coupée, du 11 février:

Nos chemins sont toujours en si mauvais état, qu'il faut y être forcé pour sortir de chez soi.

—On plantera énormément de pommes de terre, dans notre district; une grande partie de la besogne est déjà faite.

—Pendant le mois qui vient de s'écouler on a fait beaucoup de réparations aux maisons, dans notre paroisse.

—D'après les apparences, nous devons croire que le printemps sera hâtif, cette année. Les feuilles poussent déjà; les pruniers, les pêchers sont en fleurs; les jardins sont verts, les légumes sortent de terre. Tout indique que le froid est sorti du sol et que la saison de la végétation est arrivée.

—Décédé, à la résidence de M. O. O. Provosty, à l'âge de 43 ans, M. Paul Decoux, ex-membre du corps d'artillerie de la Pointe Coupée. Il avait perdu toute sa famille; son seul frère avait été tué sur le champ de bataille de Nashville.

Le peu qui reste de ses anciens camarades de l'armée ont porté ses restes au champ du repos.

M. Decoux était natif de la Pointe-Coupée.

La *Sentinelle*, Rayne, paroisse Acadie, du 11 janvier:

Nous n'avons plus à dire que l'agriculture est la véritable richesse de notre pays; cela est reconnu de tout le monde, et le gouvernement l'encourage, en établissant des stations agricoles dans les différents Etats. Mais les paroisses devraient fonder des concours et donner des prix aux fermiers qui font les meilleures récoltes. Nous recommandons cette idée à notre jury de police. Il pourrait voter une prime de $50, qui serait accordée à celui qui produirait le plus de maïs, de coton, etc., sur un acre de terre. Supposons qu'il y ait, dans notre paroisse, cinq cents fermiers qui voudraient concourir, il y aurait, pour le moins, cinq cents acres qui seraient l'objet de soins particuliers; on verrait alors ce que peut produire l'acre, et l'on agirait ensuite en conséquence.

On ne se rend pas compte des améliorations que l'on devrait à cette mesure peu coûteuse—$50 seulement.

Le *Times*, Houma, paroisse Terrebonne, du 11 février:

Le Conseil de Ville a voté une ordonnance en vertu de laquelle, dans la partie de la localité située entre la rue Main et celle des Ecoles, les bâtisses devront être à l'épreuve du feu. On se demande pourquoi il n'en est pas de même des autres quartiers. Beaucoup de personnes sont convaincues que la plupart des maisons en cours de construction ne résisteraient pas plus au feu que celles qui ont été dévorées, récemment, par les flammes; en tous cas, elles auront meilleure apparence que celles d'autrefois. C'est déjà quelque chose.

MM. R. S. Taylor, et frère, ont acheté l'habitation Ridgeland, sur le bayou Dularge, ancienne propriété de M. F. S. Goode; nous souhaitons toute espèce de prospérité à M. R. S. Taylor, un de nos plus sympathiques et énergiques concitoyens.

—Le bois est en grande demande, parmi nous, en ce moment, et l'on est étonné de ce qu'il ne s'établisse pas ici, un chantier de bois, on y ferait incontestablement de l'argent. Il y a même place pour la concurrence en pareille matière.

L'Advertiser, Lafayette, paroisse Lafayette, du 11 février:

Lafayette offre maintenant plus d'avantages aux capitalistes et aux immigrants que toute autre localité que nous connaissions. Elle a un climat remarquable; elle est située au centre d'une contrée d'une fertilité presque sans égale; il n'y en a pas de plus féconde dans le Sud; elle s'élève au milieu d'une prairie légèrement ondulée, loin des marécages et des influences malsaines. Elle est d'une salubrité rare. La population y est polie, aveilante, hospitalière; elle possède des moyens de transport rapides et faciles; elle est à une petite distance de la métropole du Sud. Tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'elle demande, ce sont des capitaux, c'est l'immigration pour développer ses ressources et en faire une des plus riches contrées du monde. Nos terres sont presque pour rien, elles sont à vendre. Elles touchent au chef-lieu de la paroisse; deux chemin de fer les traversent et l'on pourrait y établir nous ne savons combien d'industries rémunératrices. Que ne faisons-nous des appels incessants aux étrangers qui nous aideraient à transformer notre ville et nos environs!

Phthisie, Scrofules, débilité générale, etc.—Tous ces maux de même que les formes chroniques, les bronchites se guérissent par l'**Emulsion de Scott** faite d'huile de foie de morue pure et d'hypophosphites. Des médecins éminents la prescrivent à leurs malades et en obtiennent les plus heureux résultats. Voici ce qu'en dit l'un d'eux: "J'ai donné du "Scott Emulsion" dans le cas d'une toux obstinée accompagnée d'hémorrhagie, de perte d'appétit, d'émaciation, de manque de sommeil, etc. Tous ces accidents ont été vaincus, et je crois que l'emulsion a guéri un cas de consomption bien constaté."—T. J. Findley, M. D., Lone Star, Texas.

Amer "Hostetter."—Un coup de poignard donné dans l'ombre n'atteint pas toujours son destinataire; il en est de même de ceux qui cherchent à nuire à la réputation du "Hostetter Stomach Bitters," en prônant, au préjudice de ce dernier, des toniques qui lui sont infiniment inférieurs. Ils cherchent à déprécier l'excellent amer et font du tort à leurs propres marchandises. Le "Hostetter Stomach Bitters" est pur, sain; c'est aussi un remède parfait pour les fièvres ague, bilieuses, rémittentes, la dyspepsie, la constipation, l'état bilieux, la débilité, la nervosité et les maux de reins. Tous les ingrédients qui entrent dans sa composition, à l'encontre de ceux des amers d'imitation, sont excellents; et, bien qu'agissant en raison de leurs propriétés violentes sur le cerveau et le système nerveux, ils sont de précieux fortifiants. Méfiez-vous des amers falsifiés.

Ceux qui souffrent d'un sang corrompu et vicié, peuvent prendre en toute confiance la Salsepareille d'Ayer. Guérison assurée.

La crémation en France.

La Société pour la propagation de la crémation a tenu, le 28 janvier, à la mairie du huitième arrondissement, rue d'Anjou, Paris, sa septième assemblée générale, sous la présidence de M. Bourneville, député.

A l'ouverture de la séance, M. George Salomon, secrétaire général, a donné lecture de son rapport et rappelé les origines de la Société. "Il n'en a pas de plus féconde dans le Sud; elle s'élève au milieu d'une prairie légèrement ondulée, loin des marécages et des influences malsaines. Elle est d'une salubrité rare. La population y est polie, aveilante, hospitalière; elle possède des moyens de transport rapides et faciles; elle est à une petite distance de la métropole du Sud. Tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'elle demande, ce sont des capitaux, c'est l'immigration pour développer ses ressources et en faire une des plus riches contrées du monde. Nos terres sont presque pour rien, elles sont à vendre. Elles touchent au chef-lieu de la paroisse; deux chemin de fer les traversent et l'on pourrait y établir nous ne savons combien d'industries rémunératrices. Que ne faisons-nous des appels incessants aux étrangers qui nous aideraient à transformer notre ville et nos environs!

M. Bourneville a alors annoncé que, le matin même, il avait reçu du ministre une lettre le prévenant que le nécessaire avait été fait pour que ce règlement fût bientôt promulgué.

Il a ensuite fourni quelques détails intéressants sur ce que l'on pourrait appeler la crémation à l'étranger. En Italie, la mort du docteur Pini, l'un des plus ardents promoteurs de la crémation, a péniblement affecté les partisans de l'incinération. Une agitation qui avait été faite pour obtenir l'autorisation de créner le corps de Garibaldi n'a pas abouti. Le gouvernement, craignant que cette cérémonie ne donnât lieu à des troubles, n'a pas permis d'incinérer le grand patriote italien.

En Hollande, il se fonde chaque jour, pour ainsi dire, de nouvelles sociétés pour la propagation de la crémation. En Angleterre, bien qu'il n'existe aucune loi le permettant, on procède assez souvent à des incinérations au crématoire de Woking, près de Londres.

En terminant, M. Bourneville a exprimé le vœu qu'un grand congrès international de crémation eût lieu en 1889 "Nous célébrerons en même temps, a-t-il ajouté, le centenaire de la crémation en France, car c'est en 1789 que, pour la première fois, dans notre pays, le comte Frochot, préfet de la Seine, a accordé l'autorisation de se faire incinérer."

Une longue discussion s'est ensuite engagée sur le plus ou moins de fréquence à donner aux réunions, et M. Maret-Leriche a fait à l'assistance la communication suivante:

"J'ai demandé au général qui commande nos troupes au Tonkin l'autorisation de pratiquer là bas la crémation, de façon à pouvoir ramener en France les cendres de nos soldats. Le général m'a fait cette réponse caractéristique; "Ce n'est pas l'habitude!" Il a ajouté qu'il n'avait pas, du reste, mission pour parler de cela au résident général. Je prie la Société de vouloir bien m'appuyer dans cette entreprise."

M. Bourneville a répondu que la question serait étudiée par le comité de la Société, et l'assemblée s'est séparée après avoir voté un ordre du jour par lequel elle sollicite du conseil municipal "l'érection, à bref délai, d'un crématoire digne de la capitale."

M. Sarrien, ministre de l'intérieur, a informé la Société pour la propagation de la crémation qu'il allait nommer, immédiatement, la commission chargée d'élaborer le règlement à intervenir, relatif à la crémation, et qu'il hâterait ses travaux.

M. Chassaing, envoyé à Milan par le conseil municipal pour étudier les modes d'incinération, a adressé son rapport à la même Société. Dans son travail, il déclare qu'aucun des systèmes employés en Italie n'est pratique, et qu'il en propose un qui permettrait de crémer les corps en une demi-heure.

TRIOMPHE DU ARTISTES FRANÇAIS. — Nous apprenons avec plaisir que ce sont des artistes français qui l'ont emporté dans le concours ouvert par la ville de Lisbonne pour la création d'un grand parc à l'extrémité de l'avenue de la Liberté.

M. Lusseau, qui a déjà fait de nombreux travaux en Portugal, a obtenu le 1er prix.

Le 2e prix a été accordé à M. Duchêne, l'ingénieur paysagiste dont le talent est si apprécié en France.

M. Denys a eu le 3e prix.

CHIRURGIE OCULAIRE.—M. Panas a communiqué, le 31 janvier, à l'Académie de médecine, de Paris, le résultat des trois dernières années de sa pratique, en ce qui concerne l'opération de la cataracte, pratiquée avec injections intra-oculaires d'une solution antiseptique, soit boriquée, soit au mercure.

On a eu tort de considérer ces injections comme dangereuses; elles ne le sont que si on les fait sans prendre les précautions nécessaires. En définitive, sur un total de 460 opérations, M. Panas a obtenu 424 fois la vision complète.

DISTINCTION HONORIFIQUE ALLEMANDE A UN FRANÇAIS.—Depuis la guerre, les distinctions honorifiques données par l'empereur d'Allemagne à des Français sont devenues nécessairement très rares; elles sont intéressantes à noter.

Les insignes de grand-croix de l'Aigle-Rouge viennent d'être envoyés, par le gouvernement allemand, au général de division L'Hotte.

Le général L'Hotte, dont on se rappelle les savantes conférences du camp de Châlons, est le président du comité de cavalerie.

Mort de Dom Bosco,

FONDATEUR DES ORPHELINATS

Une dépêche nous a apporté, hier soir—dit la *Gazette de France* du 2 février—la douloureuse nouvelle de la mort de Dom Bosco.

Le saint prêtre, l'humble fondateur de tant de grandes œuvres charitables, a succombé à la maladie qui le minait depuis si longtemps, mais, jusqu'au dernier jour, il a conservé toute la sérénité de sa belle âme, il a édifié ceux qui avaient le bonheur de l'approcher par les élans de son apostolique charité, il s'est enquis de la situation de ces centaines de milliers d'enfants que sa mort rend une seconde fois orphelins.

Car le zèle et la charité de Dom Bosco s'étendaient à chacun des petits que ses maisons de refuge abritent, d'un bout du monde à l'autre. Ses yeux ne pouvaient les voir, mais ils comptaient pour une part égale dans les soucis et les inquiétudes de son âme.

Pour comprendre l'œuvre de Dom Bosco, il faut l'avoir entendu lui-même dans les causeries familières qui lui attiraient tant de cœurs et qui lui amenaient tant d'argent.

En rappelant nos souvenirs, il nous semble apercevoir encore le saint vieillard fendant avec peine l'assistance compacte qui en 1883, emplissait l'immense nef de la Madeleine.

Jamais, de notre vie, nous n'avons en sous les yeux plus impressionnant tableau!

Dans l'enceinte se pressait une foule avide d'entendre "le saint"; les chaises, pour le plus grand nombre, avaient été enlevées; les bas-côtés regorgeaient de monde et dans le chœur, le vaste hémicycle comme les degrés qui y donnent accès étaient occupés par une masse d'hommes de toute condition.

Dom Bosco gagne la chaire, il bénit l'assemblée; le silence est religieux et sa voix, si faible, si saccadée, parvient, pour ainsi dire, à l'oreille de tous.

Au premier moment, la difficulté de l'usage de la langue française, rend pénible l'audition, mais ce n'est qu'une impression d'un instant. L'âme, guidée par les yeux, s'attache pour ainsi dire aux lèvres du prédicateur et, sous sa forme pleine de patriarcale simplicité, le récit devient si captivant, qu'il efface toute autre sensation, atteignant ainsi aux plus hauts effets de l'éloquence.

Et quelle éloquence persuasive! Tandis qu'il parle, on domine à peine les battements de son cœur. On a vu, on a compris, on se représente cette multitude d'enfants, arrachés au vice, au crime, à la misère, par le pauvre prêtre qui, sans argent, sans protecteurs, sans ressources, parcourant d'abord lui-même les rues de Turin, entraînait à sa suite les malheureux petits délaissés, que la société égoïste repoussait de son sein.

Et ce qu'il a fait à Turin, ses disciples l'ont fait après lui dans toutes les villes où ils se sont fixés, en Espagne, en Italie et en France; ils le tentaient hier encore au Chili, en Patagonie et sur les deux versants de la Cordillère des Andes.

Il est dans toute société humaine un moment où l'émotion ne se domine plus; c'est dans un de ces instants d'une indicible grandeur que Saint Vincent de Paul, réduit à abandonner les pauvres petites âtres qu'il avait recueillis de porte en porte, sommait les dames, réunies en assemblée solennelle, de se charger de ces infortunées créatures. "Cesser, leur disait-il, d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges: leur vie et leur mort sont entre vos mains."

La cause était gagnée, les mains comme les oreilles, dépouillées de leurs ornements, formaient le trésor de la charité.

L'aumônière du saint était bientôt insuffisante pour contenir les oboles et les joyaux; des engagements étaient pris, des sommes souscrites, et l'hôpital, sous le vocable du saint nom de Jésus, était édifié.

Dom Bosco, dans le cours de sa vie apostolique, a dû le pain de ses enfants à des scènes aussi profondément touchantes.

A la Madeleine, comme au temps de Vincent de Paul, la bourse du saint prêtre était trop petite pour contenir les pièces d'or mêlées à l'obole du pauvre et les joyaux que les femmes émues, détachaient furtivement, partagées entre le désir de satisfaire leur charité et de dissimuler leur bonne action.

Nous ne saurions aujourd'hui même raconter ici, dans tout le détail, la vie du regretté fondateur des œuvres Salésiennes. C'est sous la protection de saint François de Sales qu'il avait placé son apostolat: du saint évêque de Genève, il avait tout le zèle et toute la douceur.

A présent qu'il n'est plus, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler l'entretien qu'il voulut bien nous accorder, après la publication de nos comptes rendus sur sa mission en France.

"Je vous remercie, dit-il, je remercie la *Gazette de France* de m'avoir fait connaître à Paris, car c'est vous qui, le premier, avez salué et reproduit en entier mon discours de la Madeleine où j'expliquais mes œuvres et leur fonctionnement.

"Je vous bénis, car vous m'avez donné le moyen de faire beaucoup de bien."

Et l'amitié que Dom Bosco nous avait accordée ne s'est pas démentie un seul instant. Récemment encore, il nous en envoyait le plus touchant témoignage.

Sa perte nous est particulièrement douloureuse, mais, comme lui, nous regardons en haut et nous l'entrevoyons protégeant plus efficacement encore les grandes œuvres qu'il a fondées.

Elles pouvaient, dans notre siècle d'impuissance et d'incrédulité, que la charité chrétienne garde toute la vigueur de sa sève première et que c'est à elle encore qu'il est réservé de résoudre les terribles problèmes de la crise sociale actuelle.

Dom Bosco est né en 1815, aux environs de Turin, dans un village nommé Castelnuovo. Ses parents étaient d'humbles cultivateurs. Comme saint Vincent de Paul, il fut berger dans ses premières années. C'est à quinze ans qu'il se mit aux études.

Il fut ordonné prêtre à vingt-six ans et chargé de la visite des prisons.

La vue de la dégradation précoce des jeunes détenus émut son cœur de prêtre; il comprit que l'ignorance et le manque d'un appui moral les avaient perdus. Il entreprit de les relever par ses instructions charitables, d'assurer leur persévérance en leur préparant des secours spirituels et temporels après leur mise en liberté, et de recueillir les jeunes vagabonds pour les arrêter sur la route de la prison.

Tel fut le principe de son œuvre, qui a pris un développement prodigieux; c'est par centaines de mille que se comptent les jeunes gens arrachés au vice par Dom Bosco et transformés en hommes utiles, en bons citoyens formés, suivant leurs aptitudes, aux travaux des champs ou de l'industrie, aux sciences, aux lettres, au saint ministère. Vingt mille prêtres, d'habiles professeurs, des avocats distingués sont sortis des orphelinats de Dom Bosco.

Au début de ses œuvres, en 1846, le saint prêtre, exténué de fatigue, tomba sérieusement malade.

Au nom de sa famille adoptive d'orphelins et de vagabonds, qu'obtint qu'il demandât à Dieu sa guérison: il fut exaucé. C'est chez sa pauvre mère, veuve alors, qu'il alla faire sa convalescence.

Dès qu'elle vit ses forces rétablies, loin de le détourner des œuvres qui avaient failli lui coûter la vie, elle lui dit simplement: "J'irai demeurer avec toi et tes enfants seront les miens."

La mère et le fils se mirent en route à pied pour Turin.

Aux portes de la ville, ils rencontrèrent un ami, un auxiliaire de Dom Bosco, l'abbé Vola. A la vue de Dom Bosco, le bâton à la main, portant pour tout bagage son bréviaire sous le bras, et qui paraissait bien fatigué, il lui demanda où il allait ainsi?

—Nous allons, ma mère et moi, soigner les pauvres enfants abandonnés.

—Mais tu n'as pas de ressources, comment feras-tu pour vivre?

—Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira.

Alors le bon abbé lui donna sa montre comme première mise de fonds.

Dom Bosco prit la montre aussi cordialement qu'elle était offerte, et la vendit le lendemain pour acheter les choses indispensables à l'installation de sa mère. Cette sainte femme se fit la servante des enfants qu'il rassemblait. Elle voulut nourrir et habiller les plus pauvres d'entre eux, et, gagnées par son exemple, la véritable mère de l'archevêque de Turin, Mme Franzani, et bien d'autres femmes chrétiennes des plus distinguées de la ville, se mirent à travailler de leurs mains pour vêtir cette foule d'enfants dégenillés.

La bonne mère de Dom Bosco vendit sa vigne et sacrifia tout ce qu'elle possédait, tout, jusqu'à ses présents de noces, soigneusement gardés jusque-là, pour subvenir aux dépenses de l'œuvre de son fils.

Ces modiques offrandes ont été comme une semence féconde qui s'est produit des millions.

Les orphelinats se sont multipliés, jusqu'en Amérique; un grand nombre sont établis en France. L'argent n'a jamais manqué pour tant de bâtiments à construire et des centaines de milliers d'enfants à nourrir et à entretenir, pendant les années de cette patiente et charitable éducation qui en fait de bons chrétiens et les prépare à se rendre utiles dans la société.

TRIOMPHE DU PARTI RADICAL A BERNE, SUISSE.—Le parti radical de la ville de Berne a remporté, le 30 janvier, un succès éclatant dans les élections communales. Le candidat radical à la présidence de la ville, le jeune avocat et colonel Müller, a été élu avec les deux tiers des suffrages.

La liste radicale du conseil administratif a passé également compacte, et au conseil municipal, sur 60 membres, 20 conservateurs ont seuls passé.

Le président de la ville de Berne, occupée depuis plus de trente ans par le colonel de Büren, était vacante sur le refus de ce dernier de se laisser porter de nouveau.

Le candidat conservateur, M. de Sinnet, appartenant à une vieille famille bernoise, a échoué.

C'est la première fois qu'un radical est élu à la présidence de la ville fédérale.

Dans un bureau de placement.

—J'ai trouvé pour monsieur un valet de chambre, certificats excellents. Mais je dois vous prévenir qu'il est nègre.

—Cela m'est égal.

—Et il demande à être blanchi.

—Alors, qu'il aille au diable!

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédé hier matin, à 5 heures, à l'âge de 45 ans, le sociétaire EMILE GARREAU, natif de France. MM. les sociétaires et spécialement ceux de la catégorie du mois de février sont priés d'assister à ses funérailles (avec insignes) qui auront lieu aujourd'hui à midi. Le convoi partira de sa dernière résidence No 111 rue de la Douane.

Par ordre du Président, J. BAYLE,
L. SIMON, Secrétaire. 16 fév—1f

L'Union Française.—MM. les officiers et membres de cette société sont priés d'assister aux funérailles du sociétaire, EMILE GARREAU, âgé de 45 ans, natif de France, qui auront lieu aujourd'hui à midi. Le convoi partira de sa dernière résidence No 111 rue de la Douane.

Par ordre du F. TUJAGUE, Président.
P. BOSSONNEY, Secrétaire. 16 fév—1f

Société des Garçons Restaurateurs.—Décédé, hier matin à 5 heures 20 minutes, notre ex Président, EMILE GARREAU, natif de France. Vous êtes priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui jeudi, 16, à midi, de sa dernière résidence, 111 rue Douane.

Par ordre du Président,
HENRI SABRIO,
16 fév—1f Secrétaire

Orphéon Français.—Les officiers et membres de l'Orphéon sont priés collectivement et individuellement de vouloir bien assister à l'enterrement de notre regretté membre EMILE GARREAU, âgé de 45 ans, qui auront lieu le jeudi 16 février 1888, à midi. Le corps est exposé au No 111 rue Douane.

Le Président, Assist. Secrétaire.
C. T. CHAUVIÈRE. W. ANGLADE.

Décédé, le 15 février, à 3 heures P. M., LOUIS H. ALCIATORE, âgé de 6 semaines, fils de Fernand Alciatore et de Louise Marchand. Les amis et connaissances des familles Alciatore et Marchand, ainsi que les membres de la Société Culinaire, sont priés d'assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, jeudi à 11 heures A. M. Le convoi partira de la résidence de ses parents, No 90 rue Conti, entre Bourbon et Dauphine.

De la part de la famille.

Société Culinaire.—Décédé hier, à 3 heures P. M., LOUIS H. ALCIATORE, à l'âge de 6 semaines. Les officiers et membres de la Société sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, 16 février, à 11 heures A. M. Le corps est exposé rue Conti, No 90, entre Bourbon et Dauphine.

Par ordre du Président,
16fév—1f F. ALCIATORE, Secrétaire.

NECROLOGE.

JAMES D. AUGUSTIN.

La tombe de l'Hon. James Donatien AUGUSTIN qui vient de s'ouvrir et de se refermer sur sa dépouille mortelle, n'est pas une tombe ordinaire qu'on doit laisser au silence de l'oubli. Avocat zélé, juge intègre, ami chaud, Louisianais et Orléanais jusqu'au fond du l'âme et Français de cœur, le juge Augustin a occupé dans notre ville une place marquante à l'époque où des lumières